

PÉRIPLÉ AUTOUR DE MA CHAMBRE

Karl-Markus Gauss

PÉRIPLÉ
AUTOUR DE MA CHAMBRE

*Traduit de l'allemand (Autriche)
par Chantal Le Brun*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Abenteuerliche Reise durch mein Zimmer*

© 2019 Paul Zsolnay Verlag Ges.m.b.H., Wien

© 2023, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-878-2

« Qu'on ne me reproche point d'être
prolix dans les détails ; c'est la manière
des voyageurs. »

XAVIER DE MAISTRE,
Voyage autour de ma chambre (1795)

1

Le Sigmundstor, appelé depuis toujours Neutor par les Salzbourgeois, est un tunnel qui a été percé au dix-huitième siècle sous le Stadtberg et qui relie la vieille ville aux quartiers du sud et de l'ouest. Cinquante mètres après le Neutor, une rue prend sur la droite et, longeant le Mönchsberg, mène en trois légers virages à la sortie de la ville ; à mi-hauteur, entre le premier et le deuxième virage, se trouve une maison que je connais depuis l'enfance. Tenant la main de mes parents, je suis souvent passé devant, car nous habitions dans une cité plus éloignée du centre et nous empruntions cette rue pour aller au cinéma ou au restaurant dans la vieille ville.

Cette maison fut construite en 1896, et, quatre-vingt-dix-huit ans plus tard, dans ce quartier résidentiel paisible, j'emménageai avec ma femme et mes enfants en bas âge dans un appartement spacieux. Nous vivions jusqu'alors à l'autre bout de la ville, le long d'une route bruyante, dans des murs devenus trop étroits. La maison, avec sa façade jaune richement décorée de stuc et d'ornements, comprend deux étages au-dessus de son rez-de-chaussée surélevé : c'est l'œuvre de Jakob Ceconi, descendant d'une dynastie d'architectes et de maîtres bâtisseurs du Frioul. Son père, Valentin, était monté de Gemona à Salzbourg en 1857 ; il avait emmené avec lui sa

propre équipe de maçons, menuisiers et couvreurs, dans cette ville que lui-même, son fils Jakob et son malheureux petit-fils Karl, ont marquée jusqu'à aujourd'hui de leur empreinte par les deux cents édifices érigés au cours de trois générations. Nous avons économisé autant qu'il nous avait été possible, reçu sous forme d'avance une somme équivalente de la part d'un généreux couple d'artistes âgés, et nous nous étions endettés pour une durée de plus de vingt ans, afin de pouvoir vivre dans un appartement suffisamment grand pour loger tout le monde : les enfants, nous-mêmes, les affaires auxquelles nous tenions, et moi, qui avais mon lieu de travail permanent à la maison.

L'appartement se compose de deux étages, c'est un navire retourné sur sa coque. La propriétaire précédente en a aménagé les combles, ils se rétrécissent en pointe vers le haut, sont entièrement lambrissés et ne reçoivent que peu de lumière à travers de petites fenêtres en forme de lucarnes, si bien que l'on s'y sent comme dans le ventre d'un bateau. Lorsqu'on regarde le ciel par une nuit sans nuages à travers la lucarne supérieure, on voit les étoiles briller sur le fond de la mer. Ici, sur le pont inférieur, se trouvent une salle de bain et deux chambres de taille moyenne. L'étage du dessous représente quant à lui le pont supérieur, bien aéré, la lumière pénètre par de hautes baies dans des pièces claires, dans la petite cuisine, dans un minuscule cabinet aussi haut que large et long, et dans un espace exceptionnellement grand, résultant vraisemblablement, lors d'un des multiples remaniements, de la réunion de la salle à manger et de la salle de séjour en une sorte de salon.

S'est-on hissé par la cage d'escalier, en passant devant les appartements de cinq autres locataires, jusqu'au nôtre, situé au dernier étage, on pénètre dans ce dernier par une porte en bois légèrement laquée, de couleur marron clair, pleine de bosses et d'éraflures. Le vestibule est petit, mais large et en forme d'angle, ce qui n'en fait ni un véritable lieu d'accueil ni un vestiaire ; par ses curieuses proportions, il semble un brin amputé et gonflé. En réalité, il a pris sa forme actuelle bien avant notre époque. Pour commencer, la cuisine a manifestement été tronquée. Par la suite, l'entrée des maîtres ainsi récupérée a été de nouveau amputée pour aménager un réduit probablement destiné à loger la bonne ; ainsi, les visiteurs qui y

pénètrent pour la première fois ont l'impression de se trouver dans un espace trop grand ou trop petit. Ils ne savent pas s'ils peuvent se permettre d'y promener leur regard dans l'idée d'y découvrir quelque chose d'insolite ou bien si ce passage n'est là que pour qu'ils y déposent leur manteau et, en quelques pas, accèdent de l'extérieur à l'intérieur, du vaste monde à notre petit univers.

L'appartement a quelque chose d'extraverti et d'introverti et, plus que dans les autres pièces qui toutes sont liées de multiples façons avec le lointain, on sent son caractère introverti ici, où le monde extérieur n'est devenu ce qu'il est qu'une fois la porte d'entrée refermée. Nos enfants, entre-temps devenus adultes, commencent, lorsqu'ils viennent nous rendre visite, par humer l'air en entrant, comme si, justement dans le vestibule, ils reconnaissaient l'appartement de leur enfance à son odeur, cette odeur qu'il sera le seul au monde à avoir éternellement pour eux.

Depuis le vestibule, on accède sur la gauche à la cuisine ; devant soi, on bute sur une porte comme taillée dans l'imposante armoire blanche intégrée, derrière laquelle se niche le réduit cubique. Sur la droite se trouve une porte enserrée dans un arc en plein cintre totalement incongru, derrière laquelle l'appartement commence réellement. On pénètre alors dans cette fameuse pièce qui est presque aussi vaste que toutes les autres réunies et qui abrite notre bibliothèque principale, la longue table à manger, une grande partie de nos tableaux et des objets religieux appartenant à la famille. Juste derrière la porte, sur la droite, un escalier en bois massif conduit en deux volées dans le ventre sombre du navire. Un beau jour, un vendredi, je levai l'ancre, je pensai aux aventures qui m'attendaient et je descendis sur le pont supérieur.

2

Il y a des objets dont on n'a pas besoin, c'est pourquoi on ne peut s'en passer. Le coupe-papier a toujours fait partie de la maison, ni ma femme ni moi ne savons quand nous l'avons acheté ou qui nous l'a offert. Il a toujours été là et, bien qu'il ne soit pas indispensable, il ne viendrait à l'idée d'aucun de nous de ne pas nous en servir, lorsqu'il s'agit d'ouvrir des envois publicitaires, des factures, du courrier administratif ou des nouvelles de quelqu'un. Il rejoint, sur la commode massive de la salle de séjour, tout un tas d'objets divers disposés sur un plateau en argent repoussé, teint en noir, semblable à ceux qu'on utilisait autrefois dans les meilleurs restaurants pour présenter les desserts.

Le coupe-papier est fait d'un acier qui s'est émoussé et arrondi sur les tranchants au fil des décennies, la lame est d'une longueur de quatorze centimètres qui disparaît dans un manche de huit centimètres de long sur deux de large. Poignée et lame, bronze et argent, tiennent un peu du filigrane : un coupe-papier n'est pas un couteau de boucher. Des ornements Art nouveau décorent les bords inférieur et supérieur de la poignée, une petite plaque noire comportant des caractères en bronze est insérée en son milieu sur les deux faces. Un des côtés porte l'inscription « ardoise Eternit – brevet Hatschek »,

l'autre, « meilleure toiture – inaltérable – résistante aux tempêtes – élégante ». Il s'agit donc d'un cadeau publicitaire de la firme Hatschek qui fabriquait des toitures en ardoise Eternit et ce, à une époque où ce matériau de construction était encore qualifié d'élégant.

Je me suis longtemps servi du coupe-papier, sans prêter attention aux inscriptions gravées sur sa poignée ni me demander quel rapport elles avaient avec l'outil. Puis j'ai commencé à m'y intéresser, et voici ce que j'ai trouvé : l'appellation Eternit renvoie au fondateur de la dynastie, Ludwig Hatschek, homme ingénieux et ouvert sur le monde. Né en 1856 à Těšetice en Moravie, Ludwig Hatschek partit vivre en Haute-Autriche avec ses parents ; il échappa bientôt au travail dans la brasserie paternelle, parcourut les régions industrielles anglaises, s'adonnant constamment à toutes sortes d'expériences d'ordre technique et chimique. Ce fut lui qui acquit une fabrique désaffectée près de Vöcklabruck et qui inventa dans les ateliers, après de fiévreuses expérimentations, un nouveau matériau qui révolutionna l'industrie du bâtiment dans le monde entier, influença plusieurs générations et causa bien sûr aussi des dégâts énormes, car on était loin de savoir que l'amiante, un des composants du matériau inventé par Hatschek, était toxique.

Le Morave Hatschek devint en quelques années l'un des magnats de l'industrie les plus prospères de la monarchie danubienne. En 1901, il déposa un brevet pour l'Eternit, un matériau élaboré à partir d'un mélange déterminé de fibres, de ciment, d'eau, de cellulose et d'air. Son matériau de construction était ignifugé, imperméable, et plus léger que tous ceux qui étaient employés jusqu'alors dans le bâtiment. Il choisit la dénomination Eternit en référence au latin *aeternitas*, l'éternité, et, si l'Eternit n'est pas un matériau conçu pour durer éternellement, il a néanmoins une longue durée de vie ; l'entreprise familiale Hatschek ne fut certes pas éternelle, mais elle se maintint au-delà de trois générations. Il fallut attendre le vingt et unième siècle pour qu'une multinationale suisse achetât les usines Eternit de Vöcklabruck afin de les incorporer à son cartel.

Les rares photos qui existent de Ludwig Hatschek montrent un homme vigoureux aux cheveux bruns portant une superbe

moustache en guidon, visiblement coiffée à la manière de celle de l'héritier du trône François-Ferdinand. Hatschek construisit méthodiquement un empire, acquit des fabriques de ciment, vendit des licences dans le monde entier, transforma une gigantesque carrière en un parc qu'il offrit à la ville de Linz et dans lequel il fit rapidement édifier sa propre villa, la villa Hatschek. La fibre, qui conférait à l'Eternit sa qualité unique, était extraite d'une substance minérale, l'amiante ; l'inventeur de l'Eternit fut lui-même atteint dans la force de l'âge d'une maladie pénible, causée probablement par l'amiante. Il n'avait pas soixante ans, lorsqu'il mourut le 15 juillet 1914, deux semaines après l'héritier du trône, deux semaines avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Son fils Hans continua à diriger la multinationale et sut organiser sur un mode paternaliste la vie de la fabrique dans l'entre-deux-guerres. À Vöcklabruck, ses cités ouvrières devinrent légendaires : elles logeaient la main-d'œuvre en appartements ou en maisons vastes pour les réalités de l'époque ; en même temps, elles liaient les ouvriers à l'entreprise pour le meilleur et pour le pire, si bien que ceux qui perdaient leur emploi, perdaient également leur domicile. À Vöcklabruck, Hatschek conçut à moindre échelle ce que les frères Bat'a avaient réalisé à Zlín dans la patrie de ses ancêtres, la constitution de leur propre main-d'œuvre, à la fois privilégiée et dépendante, vivant dans une forme d'habitat spécialement développée pour eux.

J'avais déjà lu quelques articles et entendu beaucoup d'histoires insolites sur Zlín, lorsque je me mis en route vers la Tchéquie, pour voir de mes propres yeux cette première ville au monde entièrement édifiée selon les principes architectoniques du fonctionnalisme. Quand j'atteignis les Carpates blanches sous une pluie de septembre et aperçus la silhouette de Zlín près de la frontière slovaque, j'en eus le souffle coupé. Deux capitalistes aussi géniaux que dépourvus de scrupules avaient chargé les meilleurs architectes de l'époque de faire d'une petite ville historique une cité modèle qu'ils ne cessèrent de moderniser, jusqu'à ce que l'utopie d'une ville industrielle devînt réalité, une ville dans laquelle toute vie urbaine servait un but précis : la production de chaussures en nombre jamais égalé, à un prix défiant toute concurrence, et l'obédience des dix mille ouvriers qui étaient totalement pris en charge au quotidien.

Lorsque j’approchai de Zlín, je vis d’innombrables petites maisons cubiques, posées sur les collines dans un ordre géométrique strict, toutes aussi petites, toutes de brique rouge, toutes agrémentées d’un petit jardin. Les ouvriers de Zlín avaient un sort à la fois meilleur et pire que leurs semblables, où que ces derniers aient pu vivre dans la première moitié du vingtième siècle. Meilleur, parce que chacun d’entre eux avait sa maison individuelle, pouvait manger sainement moyennant une somme modique à la cantine de l’entreprise, fréquenter le plus grand cinéma d’Europe centrale et profiter d’installations sportives et culturelles. Pire, parce que la vie était standardisée, sur le plan architectural, à un niveau qu’une équipe d’architectes réunis autour de František Gahura et Vladimír Karfík avaient établi, lorsqu’ils avaient construit les cités ouvrières et érigé sur de nombreux étages fabriques et bureaux le long de la rue principale. Standardisée sur le plan social également, parce que les ouvriers privilégiés de Zlín n’avaient pas le droit de fonder des syndicats et étaient tenus, les jours de fête, de manifester leur chance de vivre dans « la ville de l’Homme nouveau ». Les mandants des architectes, patriarches de cette grande famille d’ouvriers, étaient les frères Tomáš et Jan Bat’a, qui avaient fondé leur première fabrique de chaussures avant le tournant du siècle, produit des millions de bottes pour équiper les soldats de l’armée austro-hongroise pendant la Première Guerre mondiale et qui, dans les années vingt, avaient organisé le travail et la vie sociale dans leur ville de façon si dictatoriale que cela eut finalement des conséquences inimaginables.

Dans l’après-midi, je visitai l’ancien immeuble administratif au numéro 21 de la Hauptstrasse, accompagné d’une adjointe méfiante qui, dans les couloirs vides de l’édifice délaissé, cherchait l’armée ennemie dont elle me tenait pour l’éclaireur. La maison était équipée d’un gigantesque bureau-ascenseur en verre destiné à transporter Tomáš Bat’a d’étage en étage, avec table, téléphone et coin salon, pour qu’il puisse constamment surveiller ses employés. Pendant ce temps, son frère Jan élaborait un plan visant à déplacer l’ensemble de la population tchécoslovaque au Brésil ; il calcula la somme nécessaire afin de construire dans la forêt amazonienne des villes industrielles pour loger dix millions d’habitants d’Europe centrale. Il arriva

à la conclusion qu'il pourrait réunir cette somme. Dans les faits, il aura tout de même réalisé deux copies brésiliennes de Zlín, Batayporã et Bataguassu, dans lesquelles il aura, à partir des années quarante, lancé la production de chaussures pour le marché mondial.

Les milliers de petites maisons ouvrières caractérisent aujourd'hui encore le paysage urbain de Zlín, tout comme les gratte-ciel en verre de l'administration et les sites industriels ; sur certains de ces derniers, la production de chaussures a repris. À proximité du stade de football qui, ce samedi-là, était le théâtre d'une bagarre en règle, car la saison d'automne venait de débiter par un match opposant le FC local à l'équipe de Sigma Olomouc, je découvris un hôtel dont le nom me fit un tel effet que je demandai une chambre à la réceptionniste, une aimable jeune femme en uniforme. Petit à petit, je remarquai que l'hôtel Saloon était une merveille de fonctionnalisme. Au moment de prendre ma chambre, on me remit une clé supplémentaire permettant d'ouvrir une porte blindée vitrée qui partageait le couloir du premier étage en deux parties : sur la gauche, derrière la porte, les chambres destinées aux quelques touristes, sur la droite, comme je m'en rendis vite compte, les chambres louées à l'heure pour les prostituées et leurs clients. Le soir, dans la salle de restaurant de style saloon, on servit à des familles de la nourriture tchèque bien consistante ; quelques heures plus tard, la moitié du stade semblait y fêter la victoire locale du FC Zlín avec force chopes de bière. Vers minuit, la réceptionniste au sérieux incontestable de l'après-midi monta sur une sorte de table de billard pour faire un strip-tease sur une barre de pole dance et, le matin suivant, son aimable grand-mère, vêtue de la traditionnelle blouse à fleurs des campagnardes, offrit un petit-déjeuner rustique aux clients de l'hôtel. Très convivial, très fonctionnel, pensai-je.

Le site de production de Vöcklabruck avec ses cités ouvrières n'avait rien de comparable avec l'ensemble urbain de Zlín qui dominait toute la ville, mais c'étaient le même esprit et la même volonté qui avaient animé un entrepreneur du même acabit. Hans Hatschek incarnait lui aussi l'image de l'industriel paternaliste, parce que, à Vöcklabruck, il avait fait construire non seulement les quartiers d'habitations ouvrières, mais aussi un hôpital, avec sa fortune personnelle, dans lequel beaucoup

de ses employés souffrant d'asbestose étaient traités ; il fallut le dynamiter au bout de quelques décennies, car, en raison de la présence d'amiante dans les murs, les patients ne guérissaient pas et, de plus, les infirmières et les médecins tombaient malades à leur tour. Hans Hatschek, qui jouit encore aujourd'hui dans la région de la réputation de bienfaiteur, tout comme son père, n'a pas vécu bien vieux, au contraire de son fils Fritz, chimiste de formation et amateur passionné de sport automobile. C'est sous son ère que l'entreprise fut touchée de plein fouet par la crise mondiale de l'industrie de l'amiante, car la matière qui donnait le béton le plus léger et le plus résistant qui fût avait enfin été reconnue comme mortifère.

Fritz avait longtemps cherché une fibre de substitution et orienté sa production en conséquence dès les années quatre-vingt. En réalité, les spécialistes savaient déjà depuis longtemps que l'amiante causait un grand nombre de graves maladies, notamment des poumons. Mais les plaintes des ouvriers et des syndicats étaient continuellement rejetées par les tribunaux ; ce n'est qu'en 2005 que l'usage de l'amiante fut interdit en Europe, et seulement en Europe... Parmi les nombreux entrepreneurs conscients de la nécessité de se débarrasser de l'amiante, un Suisse, Stephan Schmidheiny, se distingua : reconnu comme pionnier d'une grande industrie soucieuse de l'environnement, il continua néanmoins à miser sur le matériau mortifère jusqu'en 1986 au sein de la firme Eternit Italia dont il était le principal actionnaire. Le milliardaire fut condamné par contumace à Rome à dix-huit ans de réclusion pour avoir causé la mort de plus de deux mille ouvriers, verdict qui fut annulé par la suite pour cause de prescription, mais qui est toujours en instance.

L'Eternit était parti d'une petite ville de Haute-Autriche, Vöcklabruck, à la conquête du monde, puis était revenu dans mon petit univers, non pas par le biais du toit, de la façade, du mobilier de jardin, de l'opulence ou de la mort, mais par celui du coupe-papier, qui doit remonter aux origines de l'entreprise, car l'aigle à deux têtes des Habsbourg se détache sur la plaquette gravée. Je ne sais pas combien de lettres j'ai ouvertes avec sa lame ; aujourd'hui, ce furent une demande de dons d'une association caritative, l'invitation d'une galerie, une facture du syndic et deux catalogues de maisons d'édition allemandes.

3

Ceux qui m'écrivaient jadis régulièrement sont morts ou bien se sont tus, par déception ou parce qu'ils ont déserté peu à peu la réalité des mots personnels au profit du monde virtuel des expressions toutes faites. Des lettres authentiques, ces documents attestant de l'amitié ou de l'inimitié, témoignages de sympathie, d'attention, d'antipathie, les facteurs ne m'en apportent plus que rarement. Comme je reçois beaucoup moins de lettres qu'autrefois, j'ai moi-même négligé l'exercice régulier de l'art épistolaire. Après m'y être opposé juste pour la forme, j'ai cédé à la tentation du courriel comme moyen de communication ; grâce à lui, je peux régler toute correspondance tellement plus vite que j'ai de plus en plus de temps à lui consacrer.

Le courriel n'est pas une forme contemporaine de la lettre, mais sa négation numérique, qui la vide de son essence : prendre le temps d'écrire à une personne en particulier, à laquelle on dévoile une certaine facette de sa propre personnalité. Qui relit les lettres qu'il a reçues plus tôt dans sa vie s'étonnera de la diversité des registres adoptés par leurs auteurs, tout comme on a modifié soi-même son propre style, voire son état d'esprit au moment de se mettre à écrire, selon le récipiendaire que l'on voyait devant soi. Tel était le véritable

secret de la lettre : se faire de celui auquel on s'adressait une idée qui exercerait une influence non négligeable sur la lettre et, inversement, tenter de donner de soi-même une certaine image. Jean Améry a appelé ce processus dans la correspondance « *Selbstkonstitution* », ou « autoconstitution », et a déploré, des décennies avant que la technologie n'ait évincé la lettre, le déclin de la culture épistolaire.

Le symbole accroché aujourd'hui à de nombreux courriels et SMS provient de la réserve d'émoji qui ne cesse de croître et n'a rien de commun avec cette double image, celle que nous faisons du récipiendaire et celle que nous voulions lui laisser de nous. C'est un signe formalisé, apposé sur un visage grimaçant figé dans un rictus, servant à refléter l'état d'esprit dans lequel les formulateurs de phrases, pressés, prétendent se trouver et accréditer ainsi l'idée que les auteurs sont de bonne humeur en écrivant. Celui qui ne dispose pas de volonté, de temps, des moyens rhétoriques pour s'adresser à quelqu'un avec sa propre personnalité peut piocher dans la réserve ce qui lui paraît le mieux convenir au moment même : un guignol éploré, un autre figé dans une expression de curiosité joviale et infantile, et ainsi de suite, car, pour ce qui est de la représentation formalisée des états d'âme, les inventeurs d'émoji font étonnamment preuve d'imagination. Les états d'âme s'en trouvent bien évidemment eux-mêmes totalement formalisés, dépersonnalisés, étouffés, car ils sont tous le produit du même jeu de construction virtuel, et l'industrie des idéogrammes aura beau se démener, jamais on ne verra surgir d'être humain de ces stupides têtes rondes qui représentent plutôt l'individu au temps de son autodestruction.

Il y a plusieurs années, je découvris un soir avec stupeur que je m'étais montré sous un jour très différent en écrivant à trois personnes dans la même journée. Dans la première lettre, j'exposai clairement ma requête, dans la seconde, je me présentai à un ami comme ayant réussi à me sortir d'un profond désespoir, dans la troisième, je me moquai presque avec sarcasme des difficultés sordides de mon existence matérielle. Cette affaire me parut suspecte jusqu'à ce que j'aie compris que je n'avais en aucun cas dit la vérité une seule fois et menti les deux autres, ou trompé mes destinataires sur ma véritable situation ; il s'agissait tout simplement de trois personnes

distinctes avec lesquelles je n'entretenais pas la même relation et devant lesquelles je ne voulais donc pas non plus apparaître sous les mêmes traits.

J'avais déjà dépassé la trentaine, lorsque je commençai à conserver les lettres et cartes postales qui m'étaient envoyées. Auparavant, j'avais l'habitude de jeter négligemment mon courrier au bout de quelques semaines, voire de quelques mois. Il y a donc une partie importante de ma vie que je ne peux étudier en m'appuyant sur ces sources qui témoigneraient également de ce phénomène. Mais je ne soulève les innombrables dossiers dans lesquels je range depuis lors ma correspondance que pour les vouer à l'oubli dans le coffre dans lequel je les entasse. Dans l'espace restreint de cette grande malle en bois foncé d'un temps lointain, ces lettres qui se contredisent, se complètent ou se vérifient, trouvent par elles-mêmes ou débattent dans un froissement de papier ce qu'elles doivent penser les unes des autres et de ceux qui les ont rédigées. Elles ne peuvent pas compter sur moi, le couvercle de la malle reste fermé depuis des années, car je repousse sans cesse la lecture des lettres archivées jusqu'à ce qu'il soit trop tard. J'attends toujours quelque chose, le week-end, les vacances d'été, le prochain livre, les jours libérés de toute obligation qui ne viendront jamais, j'attends, et c'est ainsi que passe le temps qui finira par avoir été le mien.

Digression : petite phénoménologie de l'attente

« En attendant les Barbares ». C'est le titre d'un des grands poèmes d'Europe, écrit par Constantin Cavafy. Il parle de la peur et de la langueur ressenties à la fin de l'Antiquité, lorsque le pouvoir en place est devenu fragile et que l'on apprend que les Barbares se sont mis en route quelque part au nord. Ils sont attendus dans la peur, car on n'en dit rien de bon, mais, pourtant, nombreux sont ceux qui curieusement se languissent d'eux : les Barbares arrivent, et ils vont tout détruire jusqu'à ce que notre ordre pourri s'effondre, et tout vaut mieux que l'insupportable agonie, l'attente éternelle de la fin. C'est forte de cet activisme et pour aucune autre raison que la jeunesse européenne s'est précipitée tête baissée dans la Première Guerre mondiale, dans le fol espoir que, quelle qu'en soit l'issue, elle serait toujours mieux que la fastidieuse sécurité de la paix. C'est mus par le même esprit que nous attendons à notre tour le Barbare, le grand démolisseur, qui va réduire en mille morceaux tout ce que nous haïssons, tout ce dont nous souffrons, et donner un bon coup de balai dans toutes ces ordures. Ensuite, nous commencerons, nous qui l'avons appelé de nos vœux et habilité à le faire, à déplorer

tout ce qu'il aura détruit et que personne ne pourra plus restaurer.

L'attente, vue sous un angle typologique

L'attente imposée (du subalterne vis-à-vis de son supérieur ; du prisonnier jusqu'à sa remise en liberté). L'attente végétative (la somnolence au milieu de passagers somnolents à la porte d'embarquement de l'aéroport). L'attente impatiente (dans la queue qui se forme devant la caisse). L'attente subie (les Roms que je voyais dans leur campement attendre uniquement l'heure de midi ou le soir. Ils enduraient le calme plat comme une condamnation sociale qui les humiliait et les épuisait quotidiennement). L'attente bougonne (dans les embouteillages du matin à l'heure de pointe). L'attente angoissée (avant l'examen). Les régions de l'attente (les périphéries en suspens – « Nous attendons l'Europe » ; les groupes de jeunes attendant entre les barres d'immeubles de banlieue). L'attente chrétienne (l'Avent ; la venue du Messie ; le Jugement dernier). L'attente ciblée (l'achèvement d'un travail). L'attente dénuée de but (qui n'est plus dirigée sur rien et que ceux qui s'y sont laissé prendre ne sauraient plus expliquer). L'attente lumineuse (tandis que l'enfant croît dans le ventre de sa mère). L'attente déchirante (plus tard, à l'hôpital, lorsque l'enfant est tombé de vélo et doit être opéré).

Sans oublier, sans sous-estimer les tubes sur l'attente : « Un bateau, deux bateaux, trois bateaux s'en vont chantant... » Aucun philosophe ne saurait le dire de façon aussi pertinente : l'homme qui attend fait référence à quelque chose qui doit arriver, pour pouvoir justifier de son attente *a posteriori*, en lui donnant un sens.

Ce qu'on serait en droit d'attendre : que les gens qui attendent tombent dans l'apathie, dans une somnolence existentielle. Ce que l'on observe, au contraire, est qu'ils sont pris de rage dans leur désœuvrement et que c'est l'attente qui fait s'emballer leur moteur intérieur. Ils nettoient leur smartphone, fument comme des sapeurs, font les cent pas, s'agitent sur leur chaise, feuilletent des magazines, se passent pour la énième fois la main dans les cheveux. L'attente leur

demande un effort énorme et ils doivent réellement prendre sur eux pour ne pas sauter en l'air, renverser la table, saisir leur voisin à la gorge.

La désocialisation des individus qui attendent atteint son paroxysme, quand il s'agit des transports en commun et qu'ils sont paradoxalement contraints de rester sur place pour pouvoir avancer. Ils attendent en masse, pourtant chacun attend pour lui seul. Ils attendent le bus, le métro, le train, l'avion, en groupes plus ou moins denses, mais personne ou presque ne voudrait être dérangé dans le processus solitaire de l'attente.

Ma frayeur à la vue d'un groupe important qui donnait à l'attente un sens, de la profondeur, une direction, même, à leur prière commune ! Je me trouvais à l'aéroport de Vienne-Schwechat, somnolant au milieu de passagers assoupis qui attendaient l'annonce de leur vol, lorsque j'aperçus, à une cinquantaine de mètres de moi, une masse noir et blanc qui ne cessait de se prosterner. Je m'approchai et je vis une centaine de femmes habillées de noir et un nombre égal d'hommes, portant presque tous des vêtements blancs ondoyants, s'incliner à genoux dans la même direction, si bien que je sus enfin où se trouvait La Mecque, puis se redresser à moitié, pour se prosterner encore plusieurs fois pour prier. Après s'être relevés dans un bruissement produit par leurs longs vêtements, ils contemplèrent leurs mains ouvertes en récitant sur leurs lèvres des formules de prière muettes. La manifestation de cette foi commune m'ébranla : deux cents personnes témoignaient ici de ce qu'elles étaient fermement unies dans leur foi et qu'attendre pendant des heures ne saurait leur faire perdre leur calme religieux. Pendant ce temps, assis, nous flemmardions, perdus dans nos rêves ou retranchés derrière un journal. Est-il plus facile de mourir dans un crash en faisant partie d'un groupe de gens résignés, fatalistes, que de s'abîmer en mer, seul au milieu d'autres passagers seuls ? Je me souviens que je me suis senti à la fois inférieur et supérieur à ces croyants convaincus ; ils puisaient leur force et leur confiance dans la ferveur d'une foi, et ces deux notions m'étaient étrangères : la ferveur et la foi. Et pourtant, j'éprouvai face à cette certitude religieuse qui me repoussait par son caractère triomphaliste une sorte de « nostalgie religieuse », comme l'a définie Mircea Eliade, une sorte de « soif ontologique » que le siècle

des Lumières n'a pas éliminée du monde et qui n'a pu être étanchée par son rationalisme.

Comme j'étais alors à l'intérieur de l'aéroport pour tuer le temps et parce que je ne voulais plus être importuné par de telles manifestations publiques de piété, une frayeur plus grande encore m'attendait. Au moment où je passais devant un petit espace de prière interconfessionnel, comme on en trouve aujourd'hui dans presque tous les aéroports, un homme aux cheveux roux, nerveux, en sortait, un Irlandais, peut-être, issu tout droit de l'atlas du monde ; il poussait une petite valise devant lui, portait l'uniforme bleu foncé des employés de la British Airways, et les galons sur l'uniforme et la casquette montraient clairement qu'il ne s'agissait pas d'un steward. Il quitta l'espace de prière avec le sourire, me fit un signe de tête, franchement songeur. Il est inquiétant de voir émerger d'un espace de prière un pilote ou un officier de bord, car il nous laisse entrevoir qu'il est lui-même convaincu que ce ne sont ni son habileté, ni sa compétence, ni la construction parfaite, ni la maintenance vigilante de l'appareil, mais uniquement la volonté et le secours de Dieu qui feront du vol un succès.

Lorsque ma fille rentra du Ghana au bout d'un séjour relativement long, elle me raconta que, là-bas, elle était parfois presque désespérée par l'autre forme que prenait l'attente. Quand un bus qui doit partir à neuf heures n'est toujours pas là à dix heures, les gens de la campagne s'accroupissent sur leurs talons et se mettent en veille, ou bien ils commencent à bavarder, à discuter, à danser en groupes. Si le bus arrive, enfin, à quatorze heures, le chauffeur n'a pas à craindre de réclamations. Et si le matériel nécessaire à la réparation du toit n'arrive pas comme prévu dans la commande le lundi, les couvreurs commenceront leur travail une semaine plus tard.

Pour les Européens, cette patience est une source continue de désagrément, mais on ne peut pas pour autant l'idéaliser comme art de vivre. C'est d'expérimenter que les intentions et les projets personnels ne comptent pour rien qui enseigne aux êtres à ne pas s'irriter de situations auxquelles ils ne peuvent rien changer.

En allemand médiéval, le verbe « attendre » avait une signification supplémentaire : diriger son attention sur quelque

chose, veiller ; et même, épier quelqu'un. Je l'attends, c'est-à-dire je l'épie, je le guette pour le coincer : « Eh là, pas si vite ! »

Dans une société de services, nous devons attendre de plus en plus souvent, car il y a de plus en plus de services pour lesquels nous devons nous mettre dans une file d'attente. (Quelle belle expression pour un état difficilement supportable : se mettre dans la file d'attente.) Alors que le délai le plus court prend à nos yeux les proportions d'un événement d'une durée dévastatrice. Je rappelle à l'ordre l'ordinateur qui a besoin de quinze secondes pour ouvrir tous mes programmes : « Tu vas t'activer, oui ?! »

Le supérieur hiérarchique fait attendre, le subalterne doit attendre. Les concerts de musique classique, soupçonnés d'habitude d'être des manifestations bourgeoises, commencent en règle générale à la minute près, le chef d'orchestre le plus arrogant ne laisserait jamais attendre la foule des auditeurs qui se sont rassemblés. Comme il en allait autrement à mon époque des concerts de musique pop pendant lesquels les stars, qui se faisaient passer pour nos semblables, paraissaient sur scène souvent deux, voire trois heures en retard, demandaient en hurlant sur un ton jovial aux milliers de fans qu'ils avaient fait attendre s'ils étaient *okay*, ce à quoi, en bons sujets que nous étions, nous répondions en glapissant *yeah*. Voulez-vous l'attente totale ? Le principe de faire attendre était une coutume lors de manifestations pop et, plus le groupe était populaire, plus il se faisait attendre – un truc pour faire basculer l'ambiance dans une euphorie reconnaissante, quand enfin l'attente cessait. C'est cette tactique grossière qui me fit quitter bien avant le baccalauréat cette foule en liesse, car je compris que le concert pop, bien loin d'être une fête de l'égalité entre les individus, n'était qu'une ignoble mise en scène entraînant le public à vivre l'inégalité dans la volupté. Aucun auditeur en cravate ni robe du soir n'aurait toléré une injustice aussi crasse que, nous croyant sur un pied d'égalité avec les millionnaires, là-haut, sur scène, nous cautionnions.

L'attente est la mort en marche, sans que nous le remarquions. Nous ne cessons d'attendre quelque chose, la pause de midi, le week-end, la visite des enfants, la promotion, les vacances, la fin des vacances, la retraite, et c'est ainsi que nous vieillissons et finissons par mourir.

5

De temps en temps, le coffre dans lequel j'entasse mes dossiers pour le courrier et que j'ai poussé sous l'escalier conduisant du pont supérieur au pont inférieur émet un bruit de froissement ; c'est un froissement spécial, vivant, presque un chuchotement, à mi-chemin entre le bruit produit par un objet et le son émis par un être humain. Ce sont les lettres qui, dans l'obscurité de leur retraite, discutent, se disputent jalousement et se plaignent unanimement de ce que je les tire si rarement de leurs oubliettes. En ce qui concerne le coffre, il s'agit très précisément d'une malle, même si, depuis sa fabrication dans les années quatre-vingt du dix-neuvième siècle, elle n'a que peu servi en tant que telle, une malle transatlantique, dans laquelle on peut fourrer beaucoup de choses et dont les passagers, assez fortunés pour se l'offrir et engager des porteurs où qu'ils fussent, ne pouvaient se passer lors d'un voyage en mer. La malle est en bois massif, peinte d'un bleu foncé, mais franchement lumineuse, protégée sur les côtés et jusqu'aux angles par de larges bandes en métal, copieusement cloutées sur toute leur longueur. Elle mesure un mètre de long, moitié moins en largeur et en hauteur et, pour pouvoir être fermée, est pourvue sur le couvercle et le devant de trois grosses

serrures en métal, celle du milieu étant munie depuis des décennies d'une petite clé.

C'est avec cette malle que mon beau-père entreprit, le lendemain de son douzième anniversaire, le 21 avril 1941, accompagné de son frère de trois ans son cadet, un voyage qui, comme il le dirait plus tard, le mena du soleil vers la pluie. De Merano, où il était né, avait passé ses premières années et survécu à la poliomyélite, ce périple le conduisit à Salzbourg, où leurs parents et frères et sœurs plus âgés s'étaient installés quelques mois auparavant. Durant les premières semaines, il eut l'impression d'avoir quitté une cité cosmopolite pour la province ; il pensait que Merano était plus grand que Salzbourg, ce qui n'avait jamais été le cas, du moins plus vivant et plus moderne. Dans l'hôtel que possédaient ses parents à Merano, il y avait plusieurs appareils téléphoniques ; l'auberge de Salzbourg qui faisait partie de la célèbre abbatale dédiée à saint Pierre, dont ils avaient pris la gérance, n'en avait encore aucun. Les larges couloirs de l'hôtel du Tyrol du Sud étaient clairs et, le soir, on trouvait devant les chambres les chaussures maculées des clients qui, tôt le matin, cirées, attendaient en bon ordre leurs propriétaires arrivés de Rome, Budapest, Oslo ; parfois, tard dans la soirée, les notables de Salzbourg, ivres, braillaient dans l'auberge et, pour rejoindre l'appartement situé dans le même édifice, si l'on marchait sur des sols anciens en marbre, les couloirs n'en étaient pas moins sombres, tout comme les pièces dans lesquelles la famille avait emménagé. Lorsque, à Merano, on regardait tôt le matin par la fenêtre, le soleil brillait au-dessus des sommets ; à Salzbourg, en revanche, il pleuvait à verse sous un ciel gris.

La famille avait pour ainsi dire toujours vécu dans le Tyrol du Sud, on ne connaissait pas d'ancêtre qui n'eût pas grandi là. Après la Première Guerre mondiale, le Tyrol du Sud fut attribué à l'Italie, qui mena à partir de 1921 un combat stupide, alimenté par l'utopie fasciste d'une nation uniforme, contre les habitants germanophones de la région, dans le but de tous les italianiser et de les assimiler complètement. La mission historique consistant à trouver une toponymie italienne qui remplacerait tous les noms germaniques des localités, des champs, des lacs et rivières, montagnes et sommets, fut confiée à un doux rêveur qui passait pour un grand savant, Ettore Tolomei ;

celui-ci trouva des équivalences tantôt simplistes, tantôt singulièrement élaborées. En ce qui concerne l'ancien Meran, il n'eut pas de meilleure idée que de lui adjoindre un *o* soi-disant italien, traduisit la Dreiherrnspitze tout bonnement en Picco dei Tre Signori, mais, dans le débordement d'enthousiasme pour l'Antiquité qu'il croyait voir ressuscitée dans l'idéologie fasciste, voulut faire de Bruneck un Brunopolis.

Lorsque l'Allemagne national-socialiste devint l'alliée de l'Italie fasciste, le combat contre les Tyroliens du Sud, qui avaient été identifiés auparavant comme ennemis de race étrangère, ne put se poursuivre selon la même stratégie. Les nationaux-socialistes pratiquèrent alors à l'encontre de ces groupes germanophones qui vivaient depuis des siècles dans différentes régions d'Europe une politique carrément opportuniste, qui n'était réellement nationaliste que là où cela leur était profitable. La Tchécoslovaquie fut attaquée sous le prétexte que les compatriotes allemands des Sudètes vivaient dans le besoin et la souffrance et devaient être enfin délivrés de leur sujétion slave ; les régions peuplées de Tyroliens du Sud furent en revanche abandonnées à l'allié italien, et leurs habitants, placés devant le choix de rester au pays et de s'assimiler à l'ennemi étranger d'hier ou bien de plier bagage et d'aller s'installer dans le Reich grand-allemand, voire dans les territoires nouvellement conquis d'Europe orientale. Cette alternative obligatoire fut qualifiée d'« option ». Et si nombreux qu'aient pu être les recherches et les écrits des historiens sur le sujet, il reste encore non seulement des détails, mais encore bien des éléments essentiels de cet accord passé entre l'État fasciste et l'État national-socialiste non élucidés à ce jour. Le plan visant à exiger du groupe ethnique germanophone qu'il quitte la région italienne où il habitait ou qu'il renonce à sa langue, à sa nationalité, avait-il germé dans la tête de « chemises noires » ou de « chemises brunes » ? On sait de source sûre que deux cent dix mille Tyroliens du Sud, soit quatre-vingt-cinq pour cent d'entre eux, acceptèrent de s'expatrier, mais que soixante-quinze mille personnes seulement avaient quitté le territoire, lorsque, en 1943, la Wehrmacht reprit la main en Italie et que l'émigration fut stoppée.

On raconte dans la famille que les Pechlaner, hôteliers très en vue de Merano, avaient été fortement encouragés par la

kommandantur locale à plier bagage et à se rendre dans le Reich, parce que, dans le cas contraire, ils seraient expropriés et devraient se contenter d'un établissement gastronomique dans l'Italie du Sud. Il y a certes des historiens pour affirmer que de telles histoires d'expropriation dans le Tyrol du Sud et de déplacement des populations dans l'Italie du Sud ne seraient que de la propagande, mais, alors que ma femme et moi nous trouvions un jour en route pour les Pouilles, nous nous sommes étonnés de tomber constamment sur des hôtels tenus par des propriétaires qui s'appelaient Emilio Hellrigl e fratelli ou qui portaient des noms allemands italianisés. Quoiqu'il en fût, les parents de mon beau-père suivirent le conseil de l'autorité locale, laissèrent leur entreprise à l'État fasciste et prirent la route de Salzbourg. Ils ne sont pas retournés à Merano à la fin de la guerre, tout comme ils n'ont jamais non plus remis les pieds dans le pays dont ils étaient originaires.

6

Nous possédons douze serviettes blanches, dont l'élégance n'est plus qu'un vain mot, brodées aux initiales HK. Et, bien qu'elles aient des taches délavées en certains endroits, nous nous servons encore, dans certaines occasions, de deux grandes nappes claires qui portent le monogramme IP. Parfois, lorsque nous attendons de la visite et que nous voulons nous amuser des vicissitudes familiales que nous a fait vivre l'histoire mondiale, nous posons sur la nappe de IP, étalée sur la grande table, les serviettes de HK, et nous sommes heureux de les voir cohabiter en paix et si bien s'accorder.

Les trisaïeux de nos enfants avaient fondé leur hôtel vers 1900, à une époque où Merano était devenue l'une des stations thermales les plus en vue d'Europe, recherchée par des gens venus de loin y vivre et, ce fut le cas de beaucoup aussi, y mourir. Il y avait parmi eux des malades atteints d'affections pulmonaires, originaires de toute l'Europe, car les hivers y étaient secs et doux, et l'air, sur la promenade thermale, le long de la rivière Passer, se voulait curatif. Les patients atteints d'affections pulmonaires faisaient l'objet d'une telle attention que le « Règlement de la promenade de Merano » allait jusqu'à bannir expressément « le tourbillon de poussière généré par des vêtements féminins ne dégageant pas les pieds », sans

parler de l'interdiction de fumer dans les galeries de l'établissement thermal. Le cimetière évangélique, qui devint le lieu de sépulture de tous ceux qui ne guérissaient pas et qui mouraient à Merano sans avoir le droit, parce qu'ils étaient juifs, orthodoxes ou protestants, de choisir le cimetière catholique pour dernière demeure, témoignait de nombreux espoirs ensevelis : s'y côtoyaient les ossements de comtesses russes, d'aristocrates britanniques, de fabricants allemands, d'escrocs internationaux et de pénitents qui voulaient vivre, survivre, mieux vivre à Merano et qui y avaient trouvé la mort.

C'est dans cette ville qu'un homme entreprenant édifia un hôtel idéalement situé dans le quartier ancien, à une rue de la promenade thermale, bénéficiant encore de l'air rafraîchissant de la rivière Passer. Il ne reste qu'une seule photo de lui, aux contours flous, imprimée sur une page jaunie de la *Gazette de l'Hôtellerie* en date du 15 janvier 1922, « seul organe officiel de l'Union des hôteliers et aubergistes du Tyrol du Sud », et jointe à la notice nécrologique le concernant, lui, le président de l'Union. Cette photo montre un petit homme corpulent aux traits mous ; il porte un costume noir et un nœud papillon, ses cheveux bruns sont plaqués en arrière, et une petite moustache noire effleure sa lèvre supérieure. Tout dans son apparence l'oppose à son petit-fils, mon beau-père, qui resta droit et mince jusque dans son grand âge, son abondante chevelure, prématurément blanche, flottant au vent. La nécrologie débute avec une puissance solennelle : « Tel un coup de tonnerre dans un ciel serein nous est parvenue, le 22 décembre 1921, la nouvelle que le fondateur et dirigeant de l'association des hôteliers, Paul Pechlaner, avait été brusquement arraché la veille à son efficience par la mort impitoyable, à Naples. Une lourde perte, difficilement remplaçable, pour l'Union de l'industrie hôtelière du Tyrol du Sud en général et pour l'association des hôteliers de Merano en particulier, une perte douloureuse pour tous ceux qui avaient appris à connaître et à estimer cet homme enthousiaste, dévoué et inflexible dans son travail et son admirable créativité pour le bien de ses collègues. »

Oui, c'est ainsi que s'exprimaient les commerçants du Tyrol du Sud, il y a cent ans, lorsqu'ils voulaient rendre un hommage appuyé à l'un des leurs. Une crise d'apoplexie avait terrassé cet homme réputé, vingt ans après qu'il avait fait construire

son hôtel, un édifice de style éclectique, dans l'emblématique Habsburgerstrasse ; il lui avait paru évident de manifester sa considération à la maison impériale par le choix du nom sous lequel on ouvrirait l'hôtel : hôtel Kronprinz, en souvenir du malheureux prince héritier au trône, Rodolphe, qui voulait donner à la monarchie une forme libérale, mais qui, contrairement à la majorité des libéraux de son temps, agissait passionnément en faveur d'une égalité réelle entre les peuples – une égalité réelle, non un mythe de l'État.

Après la Première Guerre mondiale, lorsque l'Autriche-Hongrie se disloqua et que le Tyrol du Sud revint à l'Italie, l'hôtel resta entre les mêmes mains, mais reçut un nouveau nom qui, dans un certain sens, était toujours le même : Il Principe. Prince héritier une fois de plus. Le plus drôle dans l'histoire, c'est que les propriétaires assimilaient le *principe* anonyme au prince héritier des Habsbourg, tandis que l'autorité italienne avait exigé ce nom comme tribut au prince italien Umberto, en l'honneur duquel la Habsburgerstrasse fut renommée pour devenir à partir de 1919 le Corso Principe Umberto. C'est à cet Umberto, qui ne resta pas prince héritier toute sa vie, mais fut vingt-deux ans durant le roi d'Italie, que, dans tout le pays, jusqu'à aujourd'hui, d'innombrables rues, places, trattorias, navires sont dédiés. Le bâtiment le plus connu d'entre eux fut le croiseur *Principe Umberto*, torpillé en 1916 pendant la Grande Guerre par la marine autrichienne avec plus de mille sept cents hommes à son bord.

En 1941, les propriétaires sud-tyroliens de l'hôtel Kronprinz, devenu entre-temps l'hôtel Il Principe, quittèrent le pays, et leur entreprise passa aux mains d'une dynastie italienne de restaurateurs et hôteliers. Quatre ans plus tard, la domination fasciste sur l'Italie ayant pris fin, le temps était venu de renommer une nouvelle fois les rues. Le Corso Principe Umberto devint le Corso Libertà qui, dans l'Italie d'aujourd'hui accordant aux Tyroliens du Sud germanophones une autonomie nulle part égalée en Europe, par souci d'équité, s'appelle aussi Freiheitsstrasse.

Mon beau-père, qui fut un grand voyageur et qui se baladait la plupart du temps dans le Sud, surtout à Rome, à Naples ou en Sicile, n'est comme ses parents pas retourné dans le Tyrol du Sud ni dans sa ville natale. Pas avant 1994, année au

cours de laquelle ses filles ont insisté pour qu'il leur montre enfin, à elles et à leurs enfants, sa patrie d'origine. C'est ainsi que, à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire, dix personnes, réparties dans trois voitures, prirent la direction du sud ; il n'était pas à Merano depuis une demi-heure qu'il s'irritait déjà de ne pas s'y retrouver dans cette ville où il se voyait enfant se déplacer entre l'hôtel, l'école, les terrains de jeux, la promenade thermale, les charmilles, comme dans son propre royaume. Il surmonta tout le voyage imperturbablement, ne se laissa envahir ni par l'amertume ni par la mélancolie, mais, lorsque nous fûmes devant la maison de son enfance, il sembla désespéré. L'édifice avait été si souvent élargi, démonté, rénové, agrandi, qu'il ne le reconnut pas tout de suite. Il se tenait devant ce bloc étrange dont on avait aménagé les étages supérieurs en bureaux, tandis qu'au rez-de-chaussée se trouvait un restaurant spacieux : la pizzeria Principe, très appréciée des clients. Ce qui l'ébranla fut l'expérience de la différence que chacun constate en se rendant sur les lieux de son enfance : Si petit, répétait-il, décontenancé, tout est si petit ! Il avait gardé le souvenir d'une maison familiale beaucoup plus imposante, pourtant, elle était réellement grande, comme nous pouvions le voir, nous qui ne l'avions pas connue quand nous étions encore petits.

Cela fait des jours que ce professeur de géographie dérangé ne me sort pas de l'esprit. Je savais beaucoup de choses sur lui, mais je ne me souvenais plus d'où je les tenais. Je m'étais déjà intéressé, des années auparavant, à Ettore Tolomei qui, dès sa jeunesse, était obsédé par l'idée d'éliminer tous les noms propres non italiens jusqu'à l'Alpenhauptkamm (la chaîne principale des Alpes). Mais dans quelles circonstances, et pourquoi ? Les Tyroliens germanophones du Sud, qu'il tenait pour les descendants des Barbares, n'étaient pas les seuls qu'il haïssait. Il détestait aussi les Cimbres dont les ancêtres étaient arrivés huit cents, voire mille ans plus tôt dans le pays et qui, dans leurs communes isolées au-dessus de Vérone et de Vicence, avaient conservé l'unique forme d'ancien haut allemand qui s'était maintenue au-delà du Moyen Âge et des temps modernes jusqu'à nos jours. Même les Ladins, qui par leur langue rhéto-romane étaient plus proches des Italiens, lui inspiraient de la répugnance, car c'étaient des étrangers qui, dans son État national, n'avaient rien perdu. Le sang des Romains de l'Antiquité avait recommencé à bouillonner dans les veines des Italiens, grâce à Mussolini, l'éveilleur ; il ne devait pas être dilué, mélangé, souillé. C'est pourquoi Tolomei annonça en 1936 un plan insensé, lorsque les troupes italiennes

envahirent l'Abyssinie, massacrant des hommes par centaines de milliers, et que Mussolini proclama en Afrique orientale la naissance d'une colonie fasciste. Tous, Ladins, Tyroliens du Sud, Cimbres, devaient être déplacés en Abyssinie et aider le pouvoir italien à se consolider dans la lointaine Afrique : un peuple de vassaux italiens en quelque sorte qui, en contrepartie, auraient le droit de jouer impunément les maîtres allemands devant les Africains. Pour de tels services rendus à la nation sainte, Ettore Tolomei fut anobli par Mussolini qui lui conféra le titre le plus élevé dans la hiérarchie fasciste, celui de Conte della Vetta.

J'étais occupé par autre chose, mais mes pensées revenaient souvent vers cette sinistre figure, malgré moi, jusqu'à ce que, inopinément, le nom de Stiller m'apparût. Klaus Stiller, mais oui : c'était lui qui, autrefois, avait attiré mon attention sur Tolomei ! Je pris au même moment conscience du fait que je n'avais plus entendu parler de cet auteur depuis des années. J'allai chercher l'échelle de la bibliothèque derrière le coffre de la salle de séjour et grimpai jusqu'à l'avant-dernier échelon pour atteindre les deux dernières tablettes, qui étaient pour ainsi dire ancrées dans le mur au-dessus de la large ouverture pratiquée entre ce qui était autrefois la salle à manger et le salon. Je les trouvai exactement à leur place, ces deux livres que j'avais eu tant de plaisir à lire et dont j'avais pourtant oublié l'existence entre-temps ; je les avais mis dans des cartons lors de chaque déménagement, transportés, sortis de leur emballage et placés sur une nouvelle étagère. L'un des deux s'appelait *Le Journal d'un évêque auxiliaire*, l'autre portait le titre erratique *Les Fascistes. Nouvelles italiennes*. C'est muni de ce dernier que je redescendis ; je laissai l'échelle là où elle était et me plongeai immédiatement dans sa lecture, assis sur le canapé.

Comme c'est toujours le cas avec les livres qui me tombent entre les mains des années plus tard, celui-ci me transporta aussitôt à l'époque où je l'avais lu pour la première fois. Je me trouvais dans une petite pièce, à Lehen, un faubourg de Salzbourg où je passais mes journées, absorbé dans des lectures qui me comblaient d'aise, libéré du règlement scolaire fastidieux ; j'appartenais à cette heureuse génération d'étudiants à laquelle même les professeurs les plus stricts assuraient que la lecture, pratiquée non seulement de façon constante, mais

aussi désordonnée, était l'une des activités louables auxquelles on devait consacrer ses années d'études. Auteur d'environ trente-cinq ans à cette époque, Stiller écrivait des livres qui fourmillaient d'informations, qu'il mettait en relation, en contradiction, les uns avec les autres, et qui, avec un humour sarcastique, faisaient apparaître ce qui se cachait derrière la langue bureaucratique. Dans son livre *Les Fascistes*, il étudie quatre biographies représentatives de fascistes, pour lesquels cette appellation était alors un titre honorifique : l'un d'entre eux était Ettore Tolomei. Stiller montre le jeune Tolomei en train de se promener à travers les Alpes avec quelques compagnons, continuellement indigné de se heurter à tant d'« Allemands cisalpins ». Il écrivit un jour à son sujet : « S'il avait pu, il aurait confisqué aussitôt tout le paysage. »

Stiller est né en 1941, soit treize ans avant moi – mais quelles années ! C'est encore un enfant de la guerre, qui a grandi dans un autre monde que le mien. Pourtant, je me suis senti proche de lui et j'ai pensé, en étudiant son œuvre, qu'il devait être fabuleux d'être écrivain à l'âge de trente-cinq ans et de publier de tels livres. Dans mes lectures, j'ai toujours cherché à m'identifier aux personnages des romans, de même qu'à leurs auteurs, et je me suis amusé à ébaucher ma propre biographie, comme si chaque livre publié dans le monde avait été écrit uniquement pour être lu par moi, me renseigner sur moi-même. Au fond, je pense aujourd'hui encore que, sans cette foi naïve dans la signification de la littérature, il n'y aurait plus aucun lecteur. Depuis les années quatre-vingt, très peu de livres ont été publiés par Stiller, et je ne peux pas dire que je m'en sois aperçu, car entre-temps je l'avais oublié. Jusqu'à ce que Tolomei me fit penser à lui. Même sur Internet, je n'ai pu trouver que peu d'informations sur ce qu'était devenu cet auteur dont on avait par le passé tant chanté les louanges et dont le dernier livre fut manifestement publié en 2000. Il semble s'être éloigné de la littérature et je me demande si cette disparition cache une tragédie personnelle ou correspond au contraire à un tournant heureux de son existence. Car nul n'est tenu d'exercer sa vie durant son talent dans un seul domaine, et ce n'est pas un échec de commencer dans sa jeunesse par s'affirmer comme un artiste aux yeux du monde, puis de prendre une autre orientation.